

LE JOUR, 1944  
20 mai 1944

## LES NOCES D'OR DES ROMANESQUES

Les « Romanesques » auront demain cinquante ans. Sylvette est depuis longtemps grand-mère et « les costumes clairs, les rimes légères, l'Amour dans un parc jouant du flûteau... » attendent tristement la fin de la guerre, pour amuser longtemps la descendance des Bergamin et des Pasquinot.

Le lundi 21 mai 1894, la première pièce d'Edmond Rostand voyait les feux de la rampe. Le Théâtre Français affichait ce soir-là trois pièces en vers; et, pour l'interprétation, tous les noms illustres de la Maison.

Il y avait « Le Bandeau de Psyché » de Marsolleau, une petite chose poétique où l'acteur Dehelly se montrait drôlement en « Amour » (un amour ailé, plus grand que nature). Il y avait le « Voile » de Rodenbach avec Moreno et Paul Mounet et l'atmosphère grise du béguinage. Et enfin ces « Romanesques » avec quoi Rostand, à vingt-six ans, débutait au théâtre. Mlle Reichemberg, Féraudy, Le Bargy, Leloir, Laugier, tenaient les rôles et donnaient un visage à des personnages aussi gracieux qu'irréels. Ce fut un triomphe.

« La scène se passe où l'on voudra, avait écrit l'auteur, pourvu que les costumes soient jolis ». Et là, devant un mur, « personnage muet », il y avait des spadassins, des musiciens, des nègres, des porteurs de torches, un notaire...

Edmond Rostand partait ce soir-là pour une fulgurante carrière.

On croirait aujourd'hui que le public de 1894 était d'une liliale innocence. C'était un temps où les fantaisies rimées, quelles qu'elles fussent, prenaient un vif éclat et où l'on se reposait des tambours et des cuivres d'un romantisme vieilli en jouant de la flûte dans des roseraies de banlieue. Pourtant « le naturalisme » était dans sa gloire et le poème d'Edmond Rostand se présentait comme une protestation des pensionnats de jeunes filles contre les brutalités de M. Emile Zola.

Quand on relit Rostand, tout Rostand, on est tenté de se transporter sur le Mont des Béatitudes : « Bienheureux les cœurs purs ». N'est- pas cela, en effet, la « Princesse Lointaine » et la « Samaritaine » et le candide « Aiglon ». Et même « Cyrano », « Cyrano » de bout en bout, en dépit des cadets de Gascogne et des Mousquetaires et de tout le bruit qu'on y fait ? Et ne parlons pas de « Chanteclerc », et de ce poulailler bavard, pudique et sonore.

Edmond Rostand mourait jeune encore à la fin de l'autre guerre. Sa renommée était immense. Depuis les « Romanesques », il avait fait un chemin que, dans les lettres, de leur vivant, peu d'hommes ont jamais parcouru.

Aujourd'hui, il y a autour de son nom une auréole plus discrète. Au Liban comme ailleurs, les jeunes écoles discutent ce lyrisme sans doute assez peu profond. Mais il y a toujours la séduction de la grâce et du verbe, et ce qui fait qu'Alexandre Dumas (celui d'Athos et d'Aramis) n'est pas près de mourir.

En 1939 encore, au Théâtre Français, où nous étions allés voir Denis d'Inès camper un Cyrano malgré tout un peu maigre, nous pouvions constater que, dans la salle, les jeunes gens et jeunes filles qui paraissaient de quinze à dix-huit ans, connaissaient par cœur tout le poème. Le témoignage nous paraît décisif.

« Un spectacle honnête qui finit tôt ».

Les Romanesques » et leur auteur trouveront longtemps des amis dans le camp de la spiritualité...